

Les nomades Dakhara du Mayo-Kebbi (Tchad) : migration, mode de vie et intégration

Haroune Abdoulaye WADDAYE & BEMADJI
NAMARDE Simplicite*

Université de N'Djamena

***Auteur correspondant** : harouneabdoulaye@gmail.com

Article soumis le 19/10/2022 et accepté le 10/11/2022

Résumé. L'étude traite la question des nomades Dakhara qui ont migré de Melfi au Mayo-Kebbi, précisément dans le département de Mayo-Boney. Cette migration qui date de plus de cent ans, était enclenchée suite à une crise sociale liée à la succession à la tête de leur chefferie traditionnelle. Installée dans l'actuel site de Bongor, cette frange d'Arabes Dakhara maintient son mode de vie basé sur l'élevage. Mais ici, à Bongor, des différentes formes de mutations sont intervenues sur l'organisation économique, politique et sociale de cette communauté nomade. Le travail pose en outre la question sur le devenir de ces Dakhara qui sont enclin à évoluer vers l'agropastoralisme d'autant que les anciennes aires pastorales sont menacées par l'extension agricole doublée de l'occupation humaine.

Mots clés : Nomadisme, Agropastoralisme, Migration, Transhumance, Tribu

Abstract. The study deals with the question of the Dakhara nomads who migrated from Melfi to Mayo-Kebbi, precisely in the department of Mayo-Boney. This migration, which dates back more than a hundred years, was triggered by a social crisis linked to the succession at the head of their traditional chiefdom. Installed in the current site of Bongor, this fringe of Dakhara Arabs maintains their way of life based on pastoral exploitation. But here, in Bongor, different forms of mutations have taken place in the economic, political and social organization of this nomadic community. The work also raises the question of the future of these Dakhara who are inclined to evolve towards agro-pastoralism, since the former pastoral areas are threatened by agricultural extension coupled with human occupation.

Keywords: Nomadism, Agropastoralism, Migration, Transhumance, Tribe

Introduction

Les déplacements humains comme conséquence des changements de l'environnement et du climat ne sont pas un phénomène nouveau.

Pendant des siècles, les populations ont migré, souvent de façon saisonnière, suite aux modifications de leur environnement. Il s'agit même d'un principe de vie pour les populations nomades et pastorales, toujours en quête de nouvelles ressources (Lalou R, et Delaunay V.). Cependant, la question des relations entre les migrations et l'environnement n'a commencé que pour la première fois dans les années 1980, à l'occasion de la crise écologique majeure que furent les grandes sécheresses du Sahel et, une seconde fois, avec l'émergence du paradigme du changement climatique, dans les années 1990.

L'étude des migrations des Arabes se heurte selon Jean-Chapelle à des difficultés liées à un manque de cohérence dans la chronologie (Dangbet Z. 2015, p.57). Les Arabes du Tchad représentent actuellement près de 14 % de la population du Tchad. Ils sont subdivisés en de nombreux sous-groupes généralement appelés « tribus ». Leur langue, l'arabe tchadien, est la langue véhiculaire principale du pays. Les Arabes du Tchad se divisent en trois grands groupes généalogiques : les Hassaouna, les Djoheïna et les Oualad Sliman, eux-mêmes subdivisés en plusieurs clans et fractions. Les deux premiers groupes auraient quitté la Péninsule arabique dès le début de l'Hégire et auraient pénétré le bassin tchadien au XV^e siècle, à partir du Nil et après une longue migration (Le Rouvreur, 1989). Les groupes descendant des Hassaouna évoluent à l'Ouest du Tchad, tandis que ceux descendant des Djoheïna à l'Est.

Le Rouvreur (1989) recense seize fractions dans le groupe des Hassaouna. Quant aux Djoheïna, ils se divisent en cinq tribus : Oualad Rachid, Oualad Hemat, Missérié, Rizegat et Salamat, elles-mêmes subdivisées en fractions et sous fractions. Les Arabes sont dispersées dans toutes les régions du Sahel (RGPH2, 2009, p.31). Depuis plusieurs années, un nombre important d'entre eux a décidé de nomadiser dans le Sud, sans regagner le Sahel.

Mais il est évident de signaler que les documents d'archive qui traitent l'histoire des Arabes Dakahara sont inexistantes. Ceux-ci sont abordés

dans l'ensemble des Arabes. Cependant, pour ce qui concerne la migration de ces Arabes, celle-ci a de loin précédé ces deux phénomènes (1980 et 1990). Elle se situe selon les concernés à une période pré-coloniale des années 1800.¹ L'objet de cet article est donc d'apporter une modeste contribution sur la compréhension de tribu arabe dakhara. Partant d'une démarche sociohistorique, le travail cherche à comprendre à quelle époque et quel espace avait quitté ces nomades. Puis, nous présenterons une vue d'ensemble sur les différentes formes d'organisation de la vie sociopolitique et socioéconomique de cette tribu arabe afin de faire une évaluation sur les transformations intervenues sur l'homme et l'animal. Enfin, la démarche formule des recommandations allant dans le sens de l'harmonisation des rapports sociaux au sein des sociétés pluriculturelles où désormais nomades et sédentaires doivent mener une vie paisible et pérenne.

1. Matériels et méthodes

Pour conduire ce travail, nous avons adopté des démarches empirique et bibliographique. La démarche empirique a consisté à mener des enquêtes auprès de cette tribu cible sur le terrain. Au mois de juillet, plusieurs descentes ont lieu dans les ferrick. La première était conduite dans leurs campements à Kachana, à une vingtaine de kilomètres au Nord-ouest de Bongor. Trois descentes ont été également effectuées dans le marché hebdomadaire de Bariam Dogom. Et la dernière descente fut à Waya, fief de la chefferie arabe.

Les enquêtes portaient sur une analyse de la trajectoire historique de ces nomades, de leur organisation socio-économique et politique, mais aussi de leur rapport avec les autres communautés riveraines. Nos entretiens étaient des discussions semi directes respectant la coutume locale autour d'un thé et sur une natte le matin avant le départ de la population dans ses activités

¹ Ahmat Mahamat, Chef adjoint de la communauté Dakhara, entretien du 23 juillet 2022 à Bariam Dogom

quotidiennes. Au marché, c'était en pleine journée. Ces genres de discussions se sont révélés d'une très grande richesse. Les enquêtés ciblés ont été généralement des personnes ressources comme les représentant des *ferrick*, des chefs religieux, des jeunes, des femmes vendeuses des produits d'élevage. Pour la prise de vue, nous demandions à l'avance à l'interlocuteur s'il désire la photo. Les investigations ont décelé l'historique de migration de ces Arabes, de comprendre leur mode de vie, leur organisation socio spatiale, leur circuit de mobilité pastorale.

A Bongor, quelques autorités traditionnelles issues d'autres communautés ont été aussi interrogées, à l'instar du chef de canton de Bongor. Au total, les enquêtes ont touché une trentaine de personnes. Pour ce qui est des sources documentaires, nous les avons consultées au CEFOD (Centre d'Etudes et de Formation pour le Développement).

2. Résultats et discussion

2.1. Origine et aperçu historique du peuplement des Arabes du Tchad

Le terme " arabe " apparaît pour la première fois au IXe siècle avant J.C. dans les sources assyriennes. Il désigne alors des populations de l'Arabie du Nord-Ouest et des marges de la Syrie et de la Mésopotamie. Aujourd'hui, dans le dictionnaire, le terme " arabe " qualifie une personne venant " d'Arabie et de tout pays ou communauté dont la langue est l'arabe (Hourani Albert, 1993)". Ce sont d'abord des populations non arabes qui utilisent ce terme. Au VIIe siècle avant J.C., un texte yéménite emploie le mot arabe qui signifie alors, " pasteur nomade " ou " bédouin ". C'est la première fois que ce mot est employé en Arabie même. Ainsi, " arabe " ne désigne pas seulement un territoire ou une ethnie, mais aussi une population unie par le langage. Les textes exploités et qui abordent le sujet, indiquent que les Arabes ne se désignaient pas eux-mêmes ainsi, mais suivant le nom de leur tribu.

Pour ce qui est des Arabes du Tchad, Henri Carbou cité par Zakinet (2015, p.60) les divise en deux grands groupes : le groupe du Nord, appelé Hassaouna, établit au Kanem et au Chari-Baguirmi ; le groupe de l'Est (plus important numériquement) est celui de Djohaina (au Batha, Ouaddai, Guera, Salamat, etc.). C'est dans ce dernier groupe que sont issus les Arabes Dakhara. Lors des vagues de pénétration successives, les Arabes rencontrèrent dans le bassin du Tchad des populations négro-africaines (au nord des Toubou, au sud des Maba, Tama, Dadjo, Bilala, Kouka, etc.) qui se convertiront à l'islam. La langue arabe se répand alors en même temps que la religion musulmane. Les rapports commerciaux basés sur le lait et le beurre en échange de grains s'établissent entre les populations nomades arabes et autochtones. L'arabe devient progressivement la langue des centres urbains et des marchés. Les emprunts des populations locales à la culture arabe débordent largement le cadre de la religion et de la langue (Koussou M. O. 2009, p.16).

Par ailleurs, l'histoire des sociétés pastorales a été marquée par des batailles, des luttes intestines pour la conquête de territoires et de richesses entre les différents groupes d'éleveurs. Ces affrontements ont engendré des dissensions et des divisions à l'intérieur des structures socio-ethniques (Hugot, 1997). Divisés, minés par des contradictions internes et des guerres tribales incessantes, les Arabes n'ont jamais fondé de véritable royaume (Zeltner, 2002). De ce fait, dans une approche sociohistorique, nous voulions retracer dans un premier temps la migration des Dakhara et dans un deuxième temps aborder leur vie autour du terroir pastoral² et les différentes mutations intervenues autour de leur organisation sociale, économique et politique dans le Mayo-Kebbi. Installés depuis des décennies dans cette région, les Arabes dakhara, pour la production pastorale mènent un nomadisme limité dans le temps et l'espace. La production animale est soumise à des

² Un terroir pastoral est un terroir pourvu des ressources clés pour la conduite des troupeaux

contraintes, essentiellement liée à la variabilité en ressources fourragères et en eau (Carrière M., 1996, p.26).

2.2. Migration des Arabes Dakhara dans la zone de Bongor

Les Dakhara sont une frange du groupe arabe Salamat³. Antérieurement habitant Melfi au centre du Tchad, ces derniers portent le témoignage de leur passé en affirmant qu'ils ont migré au Mayo-kebbi depuis plus d'un siècle.⁴ D'après Moussa Laaki, issu de cette tribu, leurs ancêtres ont migré de Melfi pour la direction du Sud d'il y a plus d'un siècle.⁵ La cause de leur départ définitif est marquée par un trouble social lié à la succession à la tête de leur chefferie traditionnelle. Selon ce dernier, le problème a opposé Cheikh Ramat, qui administrait officiellement les siens, à Monsieur Beyine. L'opposition entre les deux s'exacerba et conduisit à la scission de la fraction dakhara en deux groupes antagoniques. Suite à cette rixe, Ramat a tenté d'assassiner Beyine. Finalement, la fraction de Cheikh Ramat (peut être en position de faiblesse) avait quitté le lieu pour la direction du Sud. Son périple s'est finalement terminé sur le site de l'actuelle ville de Bongor. Dès lors, cette fraction n'y regagne plus son terroir d'origine et n'avait plus de contact avec ses ancêtres restés à Melfi, à en croire Ahmat Mahamat Hamid, alias France Congo⁶, membre de ladite communauté.

³ Mahamat Ahmat, adjoint chef de communauté arabe Dakhara. Entretien du 23 juillet 2022 à Bariam Dogom

⁴ Mahamat Ahmat, 52 ans, chef adjoint de communauté Dayakhiré, entretien du 23 juillet 2022, à Bariam Dogom

⁵ Moussa Laaki, nomade Dakhara, 45 ans, entretien du 24 juillet 2022 au Ferrick Dakhara de Kachana

⁶ France Congo est un surnom donné à Mahamat Hamid, de par la relation qu'avaient ses parents et France Congo. Ce dernier, originaire de Binder fut un interlocuteur incontournable des colonisateurs Européens allemands qui occupaient entre temps cette partie du Tchad.

2.3. Installation des Dakhara dans l'actuel site de Bongor

En effet, tout porte à croire que les Arabes Dakhara prétendent être les premiers occupants de la ville de Bongor. Pour Ahmat Mahamat Hamid, lorsque leurs ancêtres avaient gagné la localité de Bongor, il n'y avait presque pas d'habitants. Les seuls résidents trouvés sur place, furent les Peuls, dépourvus d'ailleurs de structures fixes.⁷ Progressivement, ils rencontrèrent d'autres résidents, campés près du fleuve Logone. Ces derniers s'adonnaient à la pêche. Il s'agit donc des Massa, organisés autour d'un chef nommé Bogoora⁸, a-t-il ajouté.

D'après Ahmat Mahamat, un autre chef de ferrick dakhara, " Les Dakhara ont migré dans cette localité d'il y a plus de cent ans. C'était avant l'arrivée du chef des Blancs "Dagaské"⁹. Et d'ajouter :

Imaginez, mon père est aujourd'hui âgé de plus de 80 ans. Il est né ici à Bongor. Moi j'ai aussi à peine 50 ans. C'est l'histoire qui nous enseigne que nous venions de l'Est du Tchad et précisément de Melfi. Ici, nous considérons nos itinéraires historiques de nomadisation qui s'étendent de Moukou à Bongor comme notre " propriété " ! Or, c'est qui n'est pas le cas administrativement. Vis-à-vis de celle-ci, nous sommes dépourvus d'une assise territoriale, presque sans valeur citoyenne ! Waya qui est le siège de notre autorité traditionnelle, est jusqu'ici englué dans le canton Toura.

Plus souvent, le peuple nomade ignore la notion de territorialité régit par l'administration. Il considère les territoires de ses parcours qui correspondent à son besoin comme sa propriété. Pour l'administration, la notion de territorialité en est autre. La

⁷ Ahmat Mahamat Hamid, 62 ans, nomade Dakhara, Entretien du 24 juillet 2022

⁸ Peut être c'est son nom que porte aujourd'hui la ville de Bongor

⁹ Dagaské, pour Ahmat, est un Blanc, colonisateur. Mais notre interlocuteur n'était pas en mesure de nous situer clairement par rapport au rang de Dagaské moins encore de sa nationalité. Noter que les nomades ont souvent des difficultés à bien cerner les noms des anciens colonisateurs blancs.

déclaration de Marcel Griaule, conseiller de la délégation éthiopienne lors de procédure arbitrale de la Société des Nations (SDN) engagée suite à un incident territorial en Ethiopie en illustre bien cela : " Comment connaitre d'une tribu nomade appartient à telle nation qu'à telle autre ? [...] Une tribu nomade a un certain terrain de parcours correspondant à ses besoins ; elle a de ce terrain une idée que nous ne pouvons saisir, une idée mouvante qui change avec les saisons. Là où est l'eau, là est la propriété, là est la patrie, si vous tenez à ce terme [...] ". C'est dans cet état d'esprit que les Dakhara se sont rechargés à leurs aires de nomadisation sans prendre précaution pour se fixer et avoir un espace qui leur soit attribué comme propriété.

Pour leur ancienne occupation de la ville de Bongor, il n'est donc pas surprenant d'entendre témoigner d'autres personnes. C'est le cas de Toukour, un sexagénaire nomade foubé : " Une source orale léguée par nos ancêtres indique que les premiers habitants avec qui, ils avaient pris contact dans la zone de Bongor, c'étaient les *Souadjo*¹⁰. C'était par la suite qu'ils eurent fait connaissance d'autres personnes, d'une autre ethnie ".¹¹ A ce sujet, Alhadj Amine Bichara, commerçant résidant à Bariam Dogom, n'a pas été en reste. Il a laissé entendre que les Dayakhiré (c'est des Dakhara qu'il s'agit) étaient là bien avant l'arrivée des colonisateurs blancs. Progressivement, d'autres personnes s'y joignirent à eux.¹² Plusieurs sources confirment la priorité d'occupation des Arabes Dakhara de la ville de Bongor. A travers ces récits, nous devons comprendre que les Dakhara étaient déjà là depuis des décennies, et ont su sauvegarder leur identité originelle. Leur système de production pastorale est caractérisé par la mobilité. Cependant, l'interrogation ici soulevée est de savoir comment ces Arabes s'organisent-ils politiquement, économiquement et socialement au

¹⁰ Souadjo, terme peul qui désigne un Arabe

¹¹ Toukour, 78 ans, résidant peul dans le Ferrick Dakhara de

¹² Alhadj Allamine, 68 ans, commerçant résident à Bariam Dogom. Dogom, le 23 juillet 2022

sein de cet environnement très densément peuplé et avec tant de champs. C'est ce que nous allons aborder dans la section suivante.

2.4. Amplitude et circuit du pastoralisme des Dakhara

Le pastoralisme est donc un mode de production basé sur l'élevage mobile (Knaud D, 2010). Il apparaît donc évident de dire que la mobilité est un élément clé des systèmes pastoraux traditionnels. La disponibilité alimentaire commande les mouvements des troupeaux définit par un type de mobilité pastorale : le nomadisme (Alary et Lhoste, 2002). La capacité à se déplacer permet à la fois de maximiser l'usage des ressources disponibles et de laisser certaines zones au repos. En effet, les mouvements de bétail visent à exploiter les ressources sans les décimer.

Chez les Dakhara, en effet, l'importance de leur cycle annuel lié aux saisons à la fois le temps de la production et le temps social est caractérisé par la quête incessante de ressources naturelles dispersées dans l'espace. C'est la mobilité qui est à la base de ces systèmes et permet de tirer le meilleur parti des conditions de pâtures et de disponibilités en eau (Piguet F.). Ce mode de production est considéré par les Dakhara comme le mieux approprié car il permet une symbiose entre l'écosystème, le bétail et les hommes. Ici, dans le Mayo-Boney, l'espace auquel s'ancre l'économie pastorale des Dakhara ne dépasse guère un rayon de 30 kilomètres et couvre géographiquement trois cantons : Telmé, Toura et Bongor. C'est une zone riche en ressources pastorales, mais densément peuplée.

Chez ces pasteurs arabes, la description de l'année pastorale se distingue globalement en trois saisons : saison sèche (*seif*), de décembre à juillet, saison des pluies (*kharif*), juillet à octobre et d'octobre à décembre (*daraf*). Chaque saison a ses propres caractéristiques, sa manière de vivre, son rythme, ses problèmes, ses stratégies, ses techniques, ses travaux etc. Après avoir passé la longue saison sèche à Yaéré, la saison des pluies est parfois

imprévisible. Mais généralement à partir du mois de juillet que les Dakhara commencent leur remontée progressive pour Waya avec plusieurs escales (site de Kachana notamment pour le labour du riz). La saison des pluies ou *kharif* signifie l'image du bonheur après la longue période de la saison sèche. Cette saison se caractérise par un apaisement pour pâturer tranquillement, la production laitière augmente. Chemin menant vers leur site estival de Waya, les Dakhara font escales dans le site de Kachana, situé sur le lit du fleuve Logone pour labourer et semer le riz. Ils profitent entre temps pour fréquenter assidument les marchés comme Dogom, Gournaita, etc, pour écouler le lait en surabondance. " Ici, à Kachana, nous faisons juste une halte de deux à trois semaines pour nous permettre de labourer et semer nos champs du riz ", rapporte Ahmat Mahamat Hamid. En fin juillet, lors de notre entretien, ce dernier ajoute que le départ pour Waya, est une question de jours ou d'heures même. Les nomades craignent d'être rattraper par la crue du fleuve Logone (appelé vulgairement *sell*) qui est très peu prévisible et souvent inattendu, mais aussi les glossines qui sont très actives dans ce site.¹³

A partir d'octobre et novembre, c'est la fin de saison des pluies. Les Dakhara s'impatientent afin de gagner les sites rizières de Yaéré, aux faubourgs de la ville de Bongor. En cette période, les grosses concentrations des campements de Waya commencent à se séparer pour revenir lentement et individuellement vers les sites de la saison sèche. Entre temps, la production laitière diminue par le choc de changement de temps. Mais ces pasteurs doivent se conformer au calendrier agricole. Les itinéraires sont semés d'embuche, autant dire que la libération des champs de sorgho, sésames, arachides, haricots n'était pas encore effective, le mouvement se trouve donc entravés. De Waya à Yaéré (trentaine de kilomètres), le mouvement dure environ trois mois (octobre à décembre). L'abreuvement des animaux se fait donc dans les

¹³ Ahmat Mahamat Hamid, entretien du 24 juillet 2022 à Kachana

marres, généralement artificielles, creusées à l'occasion de bitumage de la route N'Djamena-sud-du-Tchad.

Jusqu'en décembre, le regroupement à Yaéré est effectif. Les Dakhara s'y retrouvent tous et y séjournent jusqu'au début juillet (7 à 8 mois). Dans cet endroit, ils faisaient rotation dans un rayon d'une dizaine de kilomètres entre les deux cantons, Telmé et Bongor. Yaéré, est une zone rizière qui assure le besoin alimentaire des bêtes durant la saison sèche à travers les ressources fourragères issues des résidus du riz. L'abreuvement des animaux se fait dans le fleuve Logone.

2.5. La structure politique des Dakhara

Depuis leur arrivée au Mayo-Boney, jusqu'au milieu des années 2020, les Dakhara se reçoignent à un pouvoir traditionnel qui ne se limite qu'au chef de ferrick. En 2018, ils accèdent au titre du chef de tribu pouvoir largement important que le chef de ferrick, qui ne dirige qu'un regroupement de tente. Alors que les chefs de ferrick sont en mouvement perpétuel avec la communauté, le chef de tribu, lui demeure sur place.

2.5.1 Le pouvoir traditionnel

Hiérarchiquement, les Arabes Dakhara sont organisés autour de leur autorité traditionnelle, la chefferie ou *Cheikh* de tribu Arabe, créée en 2018.¹⁴ Le fief de la chefferie est à Waya, village situé à une quarantaine de kilomètres au Nord de Bongor. Dépourvue d'un ressort territorial, le chef de la communauté dakhara n'a l'hégémonie que sur sa communauté. Territorialement, la chefferie arabe est engluée dans le canton sédentaire de Toura, commune de Moulkou.

Cependant, les populations dites sédentaires sont administrées par les chefs de cantons, qui ont à charge des territoires délimités. Ils font autorité en matière de droit foncier et notamment peuvent

¹⁴ Hamid Idjal Addeif, 63 ans, Imam de la mosquée de Waya, et représentant du Cheikh de la communauté dakhara, Waya, le 30 juillet 2022

décider l'attribution des terres cultivables (Sambo B., 2008, p.49). Les populations dites nomades sont le plus souvent administrées par les chefs de groupements ou tribus dont les attributions concernent uniquement les populations administrées et n'ont aucun droit formel sur la terre. Historiquement, il importe de le souligner que le pouvoir colonial a contribué à marginaliser les groupes nomades en s'appuyant sur la distinction nette entre ceux qui détiennent la terre représentant la population utile (agriculteurs) et les communautés nomades qui étaient considérées comme sans terre et improductives (Marty, 1993). Cette distinction se retrouve encore aujourd'hui dans les attributions des chefs de cantons sédentaires, qui gèrent la terre, et les chefs de groupement qui ne gèrent que leurs populations administrées.

Cette photo (1) illustre le village Waya. Il est aujourd'hui connu comme étant le terroir d'attache des Arabes Dakhara. Le terroir d'attache chez les pasteurs arabes signifie la zone où les hommes et les animaux restent très attachés à ce site surtout pendant la saison des pluies et donnant lieu à des grands rassemblements de réjouissance. Le site d'attache est le lieu où est fixée la racine du campement de base.

Photo 1 : Village Waya, siège de chefferie des Arabes Dakhara



Source : Haroune Abdoulaye Waddaye, le 30 juillet 2022

Selon Hamid Idjal Addeif, Imam de la mosquée dudit village, Waya était fondé lorsque l'actuelle ville de Moulkou n'existait encore pas¹⁵. Sa fondation avait par ailleurs précédé l'arrivée des colonisateurs européens sur le lieu. Entretemps, poursuit l'Imam, Waya se trouvait sur l'actuelle route bitumée à 5 kilomètres à la sortie Sud de Moulkou. Dès lors que les Blancs étaient arrivés, ils ont commencé à tracer la route qui tranche dans le village et le sépare de part en part. La route devient donc embarrassante pour les animaux. C'est dans cette logique que les nomades décident de reculer à l'intérieur.¹⁶ D'où la création de l'actuel village Waya.

Mais en dépit de son ancienneté, la réalité montre l'inverse. Sur les images, en quoi ressemble-t-il ce village post-colonial ? Le village Waya ne dispose d'aucune maison en bâtiment, si ce n'est que la mosquée. Pour les personnes interrogées, à savoir l'Imam Hamid Idjal, Djiddo Issa, la situation socio-politique des Dakhara s'est considérablement détériorée par rapport à l'ancien temps. Les deux incriminent le manque d'instruction et le recul de l'économie pastorale. Certes en milieu dakhara, durant tous nos entretiens, la question sur l'instruction de leurs enfants est souvent posée. Mais les réponses stipulent que les enfants n'ont pratiquement pas accès à l'éducation occidentale. Au milieu des années 1990, une vague de 54 enfants inscrits à l'école de Tchinfogo, village situé à quatre kilomètres de Yaéré, zone où les nomades passaient la saison sèche. Seul un jeune homme, le nommé Ali Mahamat Hamid a osé continuer sa scolarisation jusqu'à l'obtention de son baccalauréat en 2021. Mais aujourd'hui il est derrière ses parents en nomadisme. Nous l'avons rencontré à Kachana entrain de manœuvrer une charrue avec son père dans le champ du riz. Les 53 enfants ont prématurément abandonné leur parchemin à un stade très bas. Selon Ahmat Mahamat Hamid, le père dudit

¹⁵ Hamid Idjal Addeif, 63 ans, Imam de la mosquée de vendredi de Waya, et représentant du Cheikh de la communauté dakhara résidant à Waya. Waya le 30 juillet 2022

¹⁶ Hamid Idjal Addeif, entretien du 30 juillet 2022 à Waya

bachelier, ces 53 enfants avaient quitté l'école juste au cycle CP et CE, à cause de manque de motivation des parents, remarque-t-il.

Certes, il est important de noter que sur le plan de développement social et rural, les zones où résident les nomades sont les plus lésées. Comme l'ont observé Wiese et Daumagoum (2005), " les éleveurs transhumants et nomades demeurent dans une large mesure des éternels oubliés dans les programmes de développement rural et social (...) ". Les politiques nationales en la matière ont toujours favorisé l'agriculture au détriment de l'élevage (Dupire 1996). Ce qui n'est aujourd'hui pas sans conséquence sur la vie économique des nomades.

5. L'organisation économique des Dakhara

L'organisation économique des nomades Dakhara s'articule autour de deux pôles : l'élevage et l'agriculture qui constituent le fondement de leurs activités productrices, même si beaucoup d'entre eux ne pratiquent l'agriculture qu'accessoirement. Pour ce qui est de l'élevage, chez les Dakhara, il est de type semi-nomade et reste pour ces derniers une priorité absolue. Posséder du bétail, est synonyme d'une valeur sociale intrinsèque.

2.5.2. Les espèces animales

La possession d'un capital animal constitue l'élément central de la vie social et économique de tout individu (Bonfiglioli A. M., 1992). Le capital animal dakhara est constitué de diverses espèces et comprend les bovins, ovins, et caprins pour les ruminants ; chevaux et ânes pour les non ruminants.

2.5.2.1. Le cheptel bovin

Pour les bovins, c'est le zébu arabe qui est la race exploitée par l'ensemble des éleveurs enquêtés. Néanmoins, quelques cas de mixage avec le zébu M'Bororo existe dans certains enclos, avec leurs longues cornes, légèrement courbées, mais avec de bosse moins volumineuse. La taille moyenne d'un troupeau de bovins sur une dizaine de ménages enquêtés se situe entre 30 à 70 têtes. Les

troupeaux des Arabes Dakhara ne se distinguent pas par leur importance mais encore par le fait remarquable que presque la quasi-majorité des zébus qui les composent sont des animaux à robe uniformément blanche (Haroune A, 2017, p.72). Sur une dizaine d'éleveurs enquêtés, la moitié possédait moins de 50 bovins. Par exemple dans le *zaribé*, (enclos) ou *dor* (troupeau), de Mahamat Madallal, le nombre de bovins dépasse une cinquantaine (photo 2)¹⁷.

Photo 1 : Les zébus de Mahamat Madallal dans leur enclos



Source : Haroune Abdoulaye Waddaye, le 24 juillet 2022

Partout dans les campements sillonnés, la race bovine arabe est prédominante, de couleur essentiellement blanche. Mais l'enclos (*dor*), de Madallal fait exception. Ici, l'on a pu rencontrer un cheptel hybride, métissé de la race M'Bororo, comme le prouve la

¹⁷ Généralement, les nomades refusent de nous donner le nombre exact de leur troupeau. En outre, il nous proscriit de compter nous même le nombre de troupeaux qui s'y trouve. Cette tradition existe un peu partout en milieu nomade. Un éleveur pense qu'en donnant le nombre de leur bêtes peut apporter un malheur pour leur bétail. C'est pourquoi nous nous sommes abstenu sur ce sujet.

couleur et la taille des bœufs parqués. Etant même dans leur enclos, les bœufs étaient regroupés en fonction de race.

Le campement de la famille Mahamat Madallal était à une centaine de mètres d'autres campements. Presque chaque *ferrick* d'un membre d'une famille est placée à égale cette distance. A Kachana, les *ferrick* forment un chapelet qui s'étend sur plus de cinq kilomètres. Au moment où le chef de l'unité familiale, Madallal entretenait l'enclos en y ajoutant d'autres branches d'arbres épineuses, ses deux enfants Moussa et Ali, âgés respectivement de dix et douze ans assurent le gardiennage de ce troupeau de bœufs avant le départ en pâture qui commence à partir de 9 heures. Il existe également les petits ruminants, mais parqués à l'écart des aires d'où sont stationnés les zébus.

Le mélange des espèces au sein du troupeau permet de mieux utiliser les parcours car les préférences alimentaires et les cycles de lactation sont différents (Koussou M. O, 2008). Chaque unité familiale gère collectivement ses troupeaux. Mais chaque membre est propriétaire d'un certain nombre des bêtes individuelles. Les différents travaux sont divisés en fonction de sexe et de l'âge des personnes. La conduite des troupeaux est exclusivement l'affaire des hommes. Ici, comme c'est le nomadisme qui est en mode, les membres d'unités familiales ne se séparent pas des troupeaux. L'eau et les pâturages sont en abondance ; les déplacements sont limités dans le temps et l'espace.

Comme signalé ci-haut, les bovins sont de race arabe " pure ", majoritairement à robe blanche, avec leurs cornes moyennes, bien pointues et mieux dressées, bosse volumineuse pour les mâles, comme l'illustre ces bœufs parqués dans leurs aires de stationnement. Les bovins restent sur des espaces dégagés, sans enclos à l'exception de Madallal, ci-haut abordé. Ils s'excentrent les uns les autres, évitant la rosée. Cette façon, laisse les bêtes très à l'aise, a expliqué Alkhali, un jeune berger.

**Planche 1 : Les bœufs parqués sur leur site de Kachana en attente du
pâturage**



Source : Haroune Abdoulaye Waddaye

Ici à Kachana, l'environnement naturel pose souvent des conditions très rigoureuses en ce qui concerne les aires de pacage. Si ailleurs les bêtes partent en pâturage très tôt le matin, les Dakhara attendent 9 ou 10 heures pour faire démarrer les animaux.

Photo 2 : Troupeau de bœufs appartenant à la famille Saleh en partance pour le pâturage



Source : Haroune Abdoulaye Waddaye, le 24 juillet 2022

Cap pour le pâturage. Ousmane Ahmat, jeune berger fait démarrer son troupeau de bœufs pour le pâturage. Compte tenu de l'exigüité des espaces pastoraux, souvent truffés de champs (sorgho, arachide, riz), ces nomades maintiennent leurs animaux jusqu'à autour de 10h. La conduite des animaux au pâturage est assurée à plus de 80% par des jeunes hommes. Cependant, il convient de signaler que tous les ferrick visités possèdent un troupeau dont la taille se situe entre vingt à quarante pour les moins nantis à plus de cent pour les plus nantis.

2.5.2.2. Les petits ruminants

En milieu Dakhara, les petits ruminants sont ovins et caprins de grande taille d'origine peule et de petite taille de la zone soudanienne, ou *kirdimi* (race *kirdi*). Mais ces deux espèces sont élevés à titre complémentaire, puisque leur effectif est très faible. Ce sont deux espèces très différentes tant au niveau des caractéristiques biométriques qu'au niveau des traits visibles. Le mouton peul mesure plus de 100 cm au garrot chez le mâle et 80 à 90 cm chez la femelle. Le mouton " *Kirdimi* ", apparenté au

mouton *Djallonké*¹⁸ est le plus petit de toutes les races ovines avec une soixantaine de cm chez le mâle et une cinquantaine chez la femelle. Les petits ruminants constituent une sorte de réserve ou d’“ argent en poche ”, et un placement à intérêt rapide, d’autant que tous les petits besoins familiaux passent d’abord par cette catégorie d’animaux. Alors que le bétail paît l’herbe, les ovins et caprins broutent les feuilles et les jeunes branches de certains buissons épineux, permettant ainsi l’absence de compétition entre ces deux espèces.

2.5.2.3. Le cheptel équin et asin

Quant au cheptel non ruminant, il comprend les chevaux et les ânes. Ceux-ci sont aussi présents dans la filière élevage Dakhara. Ils sont utilisés dans les transports aux marchés que l’on fréquente couramment, et aussi pour transporter des abris lors de déménagement des *ferrick*. Les Dakhara n’utilisent pas les bœufs porteurs, contrairement aux autres Arabes. Chez eux, les bœufs sont plutôt utilisés pour les labours de champs.

2.5.2.4. Production, transformation et commercialisation de lait frais et ses dérivés

La production laitière suit les variations saisonnières de la disponibilité en fourrages (Koussou, 2008, p.175). La saison de forte production laitière est la saison des pluies qui s’étend de juillet à septembre : les pâturages sont abondants et de bonne qualité. En ce temps, la production traite par vache a été en moyenne 1,5. En saison sèche, elle est de moins demi-litre. La traite a lieu deux fois par jour : le matin de bonne heure, avant le départ pour le pâturage et le soir, juste de retour du pâturage. Les veaux allaitants sont attachés loin de leurs mères pour éviter l’allaitement intempestif et gaspiller le lait pour

¹⁸ La race *Djallonké* est originaire de la région de Fouta-Djalon en Guinée, raison pour laquelle elle porte parfois le nom de mouton du Fouta-Djalon et aurait pour ancêtre le mouton égyptien (*Ovis Longipes*). Son nom *Djallonké* vient de la langue Foulani

l'autoconsommation humaine et/ou le surplus commercialisable. La commercialisation du lait incombe donc aux femmes.

Ici, ce sont les femmes Dakhara qui exposent leur lait au bord du goudron, à l'entrée du marché hebdomadaire de Dogom, distant de 18 km au Nord de Bongor qui se passe tous les samedi et dimanche. La vente du lait représente une source importante de revenus pour de nombreuses familles d'éleveurs.

Planche 1 : Vendeuses Dakhara et collecteur des produits d'élevage : lait frais et caillé, beurre frais



La planche 1, montre les femmes arabes exposant leur lait au bord de la route bitumée. La planche 2, illustre la collecte de lait par un grossiste, Ali Mahamat venu de Bongor et qui s'apprête à démarrer sa moto. Ce collecteur, entré dans la filière de lait frais, sillonnait les coins et recoins de la campagne et les marchés hebdomadaires de la localité : Dogom, NGournaita, Moulkou, Djoumane, etc. Il revend ce lait aux clients et le livre surtout à la yaourterie, petite entreprise laitière privée de petite taille installée en face du gouvernorat de Bongor. Cette entreprise de petite taille fait réponse à l'échec du modèle centralisé d'industrialisation du lait dont le but crucial est de valoriser le lait local. Pour ce qui est du prix de lait frais, dans ces marchés, le bidon de l'eau minérale, appelé *tanguï*, dont la contenance

équivalent à un litre et demi se vend entre 300 et 350 FCFA.¹⁹ A Bongor, les collecteurs le revendent à 500 FCFA. Mais le prix peut être différent pendant la saison sèche, quand le lait se raréfie.

Outre le lait vendu à l'état frais (*halib*), les femmes Dakahar obtiennent deux types de produits à partir de la fermentation du lait : les laits fermentés (*rouaba*) et les beurres (*Zibda*), tiré de la transformation du lait dont la fongibilité donne l'huile liquéfiée. Alors que le beurre est aujourd'hui fabriqué de manière industrielle dans les pays du Nord, il a gardé en Afrique ses caractères traditionnels (Créach, 1939 ; Roy *et al.*, 2001).

En effet, le beurre est obtenu à partir de lait de vache suite à un barattage.²⁰ Le lait est laissé quelques heures ou quelques jours (un à deux jours selon Hawa, femme Dakhara) à fermenter dans une gourde (*bouxa* en arabe). Puis la gourde est agitée soit à même le sol ou suspendue en l'air par des sangles. Le barattage proprement dit dure entre 10 et 30 minutes, en fonction de la teneur du lait en matière grasse, de la température ambiante, et du taux de remplissage de la gourde. Les granules de beurre sont ensuite récoltés à la main ou grâce à une louche. Le beurre peut être commercialisé sous la forme de beurre frais ou transformé en beurre fondu, *semine* traduisible par huile bovine. L'huile est essentiellement collectée par des femmes qui viennent de Bongor. A Dogom, l'huile est commercialisée en bouteilles de diverses

¹⁹ Adama Adam Abbacaib, 58 ans, arabe Dakhara, vendeuse de lait frais au bord du goudron à Bariam Dogom. Bariam Dogom, le 24 juillet 2022

²⁰ Par le passé, on entend aussi parlé de beurre qui s'obtient de lait de chèvre. Mais pour ces femmes nomades Dakhara, il est hors de question de parler aujourd'hui de lait des chèvres. Les chèvres qui produisent de lait, ne sont plus les chèvres d'aujourd'hui, moins encore celles de la zone soudanienne. Les chèvres qu'on pourrait en obtenir de lait, affirme Mariam Moussa, se trouvent au Nord du Tchad. Ces chèvres d'ici (Sud) personne ne s'hasarde à toucher leur mamelle. Elles n'ont que de lait pour nourrir à peine leurs brebis. Tout ce lait que vous voyez est exclusivement extrait des vaches.

contenances. Un litre se vend présentement entre 2500 et 2750 FCFA à la source. Il est revendu à Bongor entre 3000 et 3250F.

La technique traditionnelle de fabrication du beurre a l'inconvénient d'avoir un rendement faible et ce malgré la teneur élevée en matières grasses du lait (Deconinck, 1969 ; Roy *et al.*, 2001). La quantité de beurre frais contenue dans un litre de lait est de $39,19 \pm 5,06$ g (Pissang, 1995). C'est ainsi que Mariam Moussa, nomade vendeuse de lait au marché de Dogom, affirme que pour extraire la quantité de beurre susceptible de donner un litre d'huile, il fallait probablement vingt litre de lait frais. Les recettes de ces sous-produits d'élevage constituent une source de revenus réguliers pour les dépenses courantes du ménage comme les achats de sucre et de thé, de céréales, de condiments, de vêtements, des bijoux et des produits manufacturés.

Mais de nos jours, la production laitière des vaches semble chuter, qu'elle ne l'était autrefois. Dans l'ancien temps, Mahamat Hamid affirme que pendant la saison de pluies, une vache était en mesure de traire 2 à 3 litres par jours. Par contre aujourd'hui, il fallait trois à quatre vaches pour cette quantité. De ce fait, il décelait trois facteurs qui pourraient être à l'origine : vaccinations abusives du bétail ; pollution des herbes par les pesticides ; changement climatique. Comme l'a remarqué (Breman *et al.*, 1990) rapporté par Marc Carrière (1996), à l'heure actuelle, le " remède contre le manque de terre " réside dans " une intensification de l'agriculture grâce à des engrais judicieusement utilisés ".

Conclusion

En définitive, installés depuis des décennies au Mayo-Kebbi, précisément dans le Mayo-Boney, les Arabes Dakhara ont développé une multitude de stratégies pour maximiser la gestion de leurs troupeaux avec une diversité d'espèces. La vie sociale et économique des Dakhara est intrinsèquement liée à l'animal. L'année pastorale s'accompagne d'échanges économiques. Dans cette zone, les Dakhara ont tissé des alliances pour assurer un

faisceau de relation avec les autres communautés sédentaires. Les discours sur le pastoralisme sont aussi en train d'évoluer, et la résilience de ce mode de vie est plus reconnu aujourd'hui qu'il ne l'était il y a quelques décennies.

Les processus politiques et les interventions de développement doivent accompagner, plutôt que chercher à remplacer le pastoralisme, et doivent se baser sur la compréhension que le pastoralisme mobile est vital pour la conservation, la résilience et la productivité de zones de pâturage.

Références bibliographiques

Alfaroukh Idriss Oumar, Avela N., Grimaud P., 2013, " La politique sectorielle du pastoralisme au Tchad : Quelles orientations " ? Colloque sous-régional, N'Djamena

Bodé Sambo, 2008, *Historique de l'itinéraire de la mobilité du groupe d'éleveurs transhumants WodaaBe Suudu Suka'el de la commune de Tanout (Damergou) région de Zinder*, Mémoire de DEA en Géographie, Université Abdou Moumouni, Niamey (Niger)

Bonfiglioli A. M., 1992, " L'agro-pastoralisme au Tchad comme stratégie de survie : Essai sur la relation entre l'anthropologie et la statistique ", Copyright, Banque Mondiale

Carrière M, 1996, " Impact des systèmes d'élevage pastoraux sur l'environnement en Afrique et en Asie tropicale et sub-tropicale aride et subaride ", CIRAD-EMVT

Édouard Conte et Frank Hagenbucher, *Habitation et vie quotidienne chez les Arabes de la rive sud du Lac Tchad*, O.R.S.T.O.M.

Goual N., 2002, " Le Dar Missérié : Zoom sur les nomades du Batha ", Tchad et culture, N°206

Haroune Abdoulaye Waddaye, 2017, *Dynamique de l'éducation de base en milieu nomade de 1960 à 1990 : Cas des régions de Batha et Bahr El Ghazal*, Thèse de Doctorat Ph.D, Université de Maroua (Cameroun)

Hourani Albert, “ Histoire des peuples arabes ”, 1993, in <https://www.amazon.fr/Histoire-peuples-arabes-Albert-Hourani/dp/2020200015> du 22.07/2022

Hugo P., 1997, *La transhumance des Arabes Missirié et les batailles intertribales d'Oumhadjer de 1947*, Harmatta, Paris

Kodi Mahamat, 2007, “ Les Arabes du Tchad : Histoire méconnue d'un peuple culturellement omniprésent ”, Cahiers d'Histoire, Al-Mouna

Knaud D, 2010, “ Le syndrome Karamoja : Repenser la crise des sociétés pastorales dans le contexte de la globalisation, in <http://magazin.cultura21.depiazza/texte>

Kratli S. et Toulmin C., 2020, “ Conflit entre agriculteurs et éleveurs en Afrique Subsaharienne ”, in <http://www.iied.org>

Koussou M. O, 2008, *Dynamique des changements dans le secteur de l'élevage au Tchad : le cas de la filière laitière de N'Djamena*, Thèse de Doctorat, Institut des Sciences et Industries du Vivant et de l'Environnement, (Agro Paris Tech)

Le Rouvreur, A., 1962, *Sahéliens et Sahariens du Tchad*, Berger-Levrault

Piguet F. ; “ Marginalisation et stratégies de résistance des nomades dans la corne de l'Afrique

Richard Lalou et Valérie Delaunay *Migrations saisonnières et changements climatiques en milieu rural sénégalais : Forme ou échec d'adaptation ?*”, in https://www.researchgate.net/publication/315693423_Migrations_saisonnières_et_changement_climatique_en_milieu_rural_sénégalais_Forme_ou_echec_de_l'adaptation dès maintenant.

Zakinet Dangbet, 2015, *Des transhumants entre alliances et conflits : Les Arabes du Batha (Tchad) : 1635-2012*, Thèse de Doctorat, Université Aix-Marseille

*Haroune Abdoulaye Waddaye & Bémadjji Namardé Simplicie, Les nomades
Dakhara du Mayo-Kebbi (Tchad) : migration, mode de vie et intégration*

Zakinet Dangbet, 2008, *La mobilité pastorale au Batha (Tchad central) : Enjeux et défis*, Mémoire de Master, Université Pierre-Mendès-France, Grenoble